

PLAN DE SITUATION : JOLIETTE

[détails]





UN PROPHÈTE DE MALHEUR

Tout fout le camp. Tout. Marseille était une des villes les plus préservées de France... mais c'est pas la France... Marseille c'est le Pirée, Marseille c'est Istamboul, Marseille c'est... c'est un port quoi. C'est pas la France. C'est l'univers. Marseille appartient à tout le monde. Et tout ça, ils sont en train de le démolir. Par la puissance de l'argent. Alors tout fout le camp, tout fout le camp. Ça a commencé par le quartier historique... moi j'y suis né, au Panier. Je reconnais plus mon propre quartier! Maintenant la Joliette, et après, ce sera...

Mais à un moment donné il faut bien rénover, non ?

Rénover c'est une chose, mais, le style ! Le style ! Si c'était fait à la chaux, faut pas mettre du plâtre. Ça c'est le début du déclin d'une civilisation. Quand on commence à replâtrer, à replâtrer, à boucher les trous, pour faire joli, pour faire beau... tout fout le camp. Voyez, je suis pas contre le nouveau tram, je suis pas contre le métro, je suis pas contre le téléphérique s'ils veulent faire un téléphérique. Mais, conserver les spécificités ! Qu'est-ce qui fait la spécificité d'une ville ? C'est des petites choses... vous allez sur le Bosphore, c'est... des ruines, mais elles sont là ! Vous allez à New York, faut passer par Harlem, pour comprendre New York ! Paris, sans la Goutte d'or, c'est plus Paris... ça va vite, ça va vite...

Vous habitez là ?

Non non j'habite...

Vous venez pour travailler ?

Non, je viens voir ma sœur.

Vous venez souvent dans ce bar ?

À l'origine c'était quoi Marseille, c'étaient des villages, c'est un conglomérat de tout petits villages. Il y a pas de banlieue ici ! Il y a des cités, mais il y a pas à proprement dire de banlieue. Les quartiers nord, ils font partie de la ville. Ça n'a rien à voir avec le cloisonnement de la banlieue parisienne. Le rapport des gens au territoire ici, c'est viscéral. Et ils sont en train de le détruire. Ça va vite, ça va trop vite, ils ont mis le turbot et... des lieux comme celui-ci vont disparaître. Il y aura des sandwicheries, des magasins de luxe... et ça c'est une politique planifiée ! Voulu ! On croit qu'elle répond à l'exigence du siècle, mais... c'est pas vrai. C'est pas vrai. C'est le fric, mon bon ami, le fric, ça fait des dégâts ! Énormément de dégâts. L'évolution est mauvaise. Tout se privatise. D'ici vingt ans, il y aura plus de police d'État, ce sera une police privée. Les assurances auront pris le pouvoir...

Les assurances ?

Ah oui, on va vers un monde d'assurances, qu'on le veuille ou pas. Déjà, l'État n'aura plus les moyens de remplir ses fonctions, faut pas se leurrer ! L'État ce sera un truc symbolique, les services publics auront disparu... on privatise à tour de bras, là ! Demain ce sera la poste, après demain ce sera... jusqu'à la police. Et on vivra dans un monde d'assurances. Et ceux qui n'auront pas les moyens de survivre, ben... on va vers un monde ghettoisé. Des ghettos vont se créer, naturellement. Personne ne l'aura voulu, mais naturellement des ghettos vont se créer. Parce qu'il y aura des gens qui auront les moyens de se protéger des autres, et d'autres pas. C'est une évolution irréversible, aucun moyen de revenir en arrière. À moins d'une guerre nucléaire... et ça, ils sont capables de la faire. Une guerre, qui fera que tout se régénère, pour un moment... c'est un problème mathématique. Le monde part en couilles, il n'y a pas d'autre mot. On va droit au mur. Droit - au - mur. Le monde part en couilles. Voyez... on parlait du quartier... tout est lié !

Voyez, il y a deux ans, ici, c'était encore un quartier de docks, d'anciens entrepôts, et dans cinq ans il y aura plus que des buildings tout autour. Plus que des buildings. Les loyers ont explosé, et vous ne trouvez plus où vous loger. La moitié de la rue de la République a été achetée par un fonds de pension américain... tout fout le camp, tout fout le camp. Et pourtant Dieu sait que je suis de nature optimiste ! Mais c'est les événements, les événements... je peux pas dire que tout va bien, c'est pas vrai ! Pas vrai ! Pour ça, honnêtement : on n'en verra pas la fin. On nous endort, on nous tranquillise avec de beaux discours, on emballe ça dans du papier cadeau, les plus naïfs s'y laissent prendre... et voguent la galère.



CHEZ LA COIFFEUSE

Je ferais rien d'autre. Des fois je fais des coupes, je me dis, tiens, c'est trop bien ! Je fais des couleurs : ça me plaît ! J'aime la mode, j'aime le changement, et ce qui me plaît le plus, c'est : embellir les gens. Ils rentrent ils sont pas beaux, ils sortent ils sont beaux. Et ça me plaît. Vous comprenez ? Je les arrange ! Mais dans la famille, on a toujours été très coiffure. Les filles elles étaient plus coiffure, voyez, et les mecs... ils étaient plus bar. Mon oncle il avait un bar juste là, sur la place de la Joliette : c'était du carton, c'était ! C'était à bloc, du matin au soir. Il y avait les dockers du matin, quatre heures du matin jusqu'à dix heures... après vous aviez ceux de dix heures jusqu'à quatre heures, et ceux de quatre heures jusqu'à deux heures du matin ! Ça s'arrêtait pas ! C'était un port qui bougeait sans cesse. Alors les sandwichs, les repas, les apéritifs... les apéritifs ! Oh putain les apéritifs. Ça commençait, ça finissait jamais. La tienne, la mienne, parce que ici à Marseille, si vous arrivez à cinq ou six, chacun y met la sienne, donc avant que la septième tournée elle se finisse... il y avait celle du patron après, la huitième. Les gens ils passaient leur vie là. Tous les bars de quartier ils étaient pleins, ici, c'était plein ! Il y avait pas un bar où c'était pas plein. Aujourd'hui, vous avez encore un exemple, il y a un autre bar qui se ferme, en haut. Tous ces trucs où vous voyez des banques là...

CLIENTE - C'était le centre ville de Marseille ici !

COIFFEUSE - Avant, c'était des bars.

CLIENTE - Après ça c'est dégradé...

COIFFEUSE - Quand ils ont fermé l'embauche des dockers. Parce qu'ils ont fermé après, pour ça que ça s'est calmé. Après c'est devenu mort. C'était mal fréquenté...

CLIENTE - C'était très mal famé. Encore dans les années 80, il y avait même pas d'électricité dans les rues. Moi j'habitais au Vieux Port, c'était interdit de venir ici ! On avait peur de se faire attaquer...

COIFFEUSE - C'était un terrain vague. Il y avait rien. Il y avait les rails, et les trains qui arrivaient. Les immeubles tout vitrés que vous voyez : à la place il y avait les trains qui arrivaient, qui venaient débarquer la marchandise.

CLIENTE (en même temps) - La marchandise.

COIFFEUSE - C'était un quartier pauvre, ici, très pauvre ! On n'était que des Italiens, des Corses, des Espagnols, des Portugais... des Tunisiens... quelque part je me dis, c'est pas possible, que ça va changer. C'est notre quartier, et on le voit disparaître... mais après quand je vois ces immeubles tout vitrés tout beaux, c'est la modernité, hein, c'est l'avenir...

CLIENTE - Ça sera plus du tout convivial.

COIFFEUSE - On connaît plus personne...

CLIENTE - Mais c'est vrai que c'est mieux.

COIFFEUSE - C'est mieux.

CLIENTE (en même temps) - C'est mieux.

COIFFEUSE - Moi je suis contente, hein. Je travaille très bien. Moi...

CLIENTE - Oui oui parce qu'il y a tous les bureaux...

COIFFEUSE - Moi je suis très contente, hein. Je sais que je ne vais aller qu'en progressant. Ça fait cinq ans que je suis là, j'ai trouvé ce local qui était vétuste, très vieux, j'ai tout refait, c'était une ancienne presse et... c'était un bar aussi, avant d'être une presse. Parce que quand j'ai démonté la pancarte au-dessus là, il y avait écrit Bar des Amis, en dessous de celle de la presse. La banque d'à côté, c'était un bar aussi. En face là, on nous a dit que ça allait être détruit, qu'il allait y avoir un hôtel... et à côté c'est l'espèce de bordel, on sait pas ce que c'est...

LA CLIENTE - Hihhi...

COIFFEUSE - C'est le mot, hein ! Ce bar là, c'est un truc à...

CLIENTE - Elles se battent tout le temps.

COIFFEUSE - À deux trois heures du matin, c'est ouvert, ce truc là. C'est le seul truc qu'on aimerait bien que vous nous débarrassiez du plancher. Parce que alors ça, ça fait tache dans le quartier. C'est le seul truc... faut pas aller monsieur, vous vous faites violer, là. Je rigole pas ! Allez-y, vous allez voir, vous allez moins rigoler après !

MOI - Je vais y aller.

COIFFEUSE - Hé ! Vous allez être content du voyage alors ! Ha ! Vous allez être bien, alors, faites attention à vos trucs surtout, tenez-les bien comme ça... parce que d'un coup, vous recevez un coup de chaise ! La semaine dernière ils ont cassé toutes les vitres, d'ailleurs les vitres elles sont toutes neuves, vous demanderez... il y a pas eu de la bagarre, la semaine dernière ? Comme ça, monsieur... il y a des gens qui devraient être là, il y a des gens qui devraient pas l'être. Et on n'arrive pas à la faire partir de là, hein ! Il paraît qu'ils ont fait une pétition et tout, il y a rien à faire ! Elle est folle complète. Elle est agressive, dès que vous la voyez elle sort avec le balai elle est en train de courir à un type derrière... nous c'est simple, c'est le spectacle de la semaine. Une fois par semaine on y a droit.

MOI - Un peu d'animation...

COIFFEUSE - Oh dites monsieur, quand vous voyez qu'ils vous sortent des couteaux des trucs comme ça moi ça me fait pas rigoler, hein. Puis moi ça me fait fuir ma clientèle aussi ! Ou vous êtes des... des... des commerçants honnêtes et respectueux, ou vous êtes des trafiquants et des... des prostituées et... bé faut pas le laisser là, ça ! Faut le mettre dans des coins où il faut que ça soit et... où ils sont tous rassemblés. Qu'est-ce qu'on fait avec ça, nous, en face ? Ça vous fait plaisir que les enfants qui sortent de l'école, ils voyent ce truc là comme ça ? Moi non, hein. Moi c'est pas une femme que je parle, ça, monsieur. C'est pas dans mes fréquentations. Mais tout le monde, hein, dans la rue, tous les commerçants, on s'entend tous bien... sauf avec ça.

MOI - Et c'est quelque chose qu'il y avait plus, avant, dans le quartier, ce genre de...

COIFFEUSE - Oui. Voilà. C'est la dernière qui reste. Avant c'étaient les Corses, qui avaient les bars. C'était que eux, qui tenaient les bars ici. C'était pas cet engin là... vous allez y aller pour de bon ?

MOI - Oui.

COIFFEUSE - Vous êtes pas tranquille. Je vous dis de faire attention, hein, je rigole pas ! Je sais pas si elle y est - tu la vois de là ?

CLIENTE - ...

COIFFEUSE - Encore quelle heure il est, trois heures, elle doit être à jeun. Si vous y allez un peu plus tard... je sais pas si elle y est...



LE COLLEUR D'AFFICHES

Voilà ici vous êtes dans... dans l'antre du... maintenant tout le monde va savoir où ça se passe ! C'est là que je fais mes découpages. Je récupère des articles de journaux, je découpe, j'agrandis... je me fais mes montages comme ça... je les recolle... je me fais mon petit cinéma. Et puis le samedi matin, je me fais un peu mon footing quoi : je vais coller mes affiches sur la rue de la République.

Il y en a qui sont prêtes à partir, là ! Voilà, par exemple, un petit montage : « Tapis rouge pour les nouveaux, siège éjectable pour les anciens ». Ça, c'est la rue actuellement. Et il paraît que ça va devenir... comme ça ! « Des opérations tiroir sont prévues », c'est à dire qu'ils devaient déplacer les gens, faire les travaux, et puis remettre les gens chez eux... et ils l'ont jamais fait. Alors moi j'ai trafiqué le truc : « opérations tiroir caisse » !

« On n'est pas au Monopoli »...

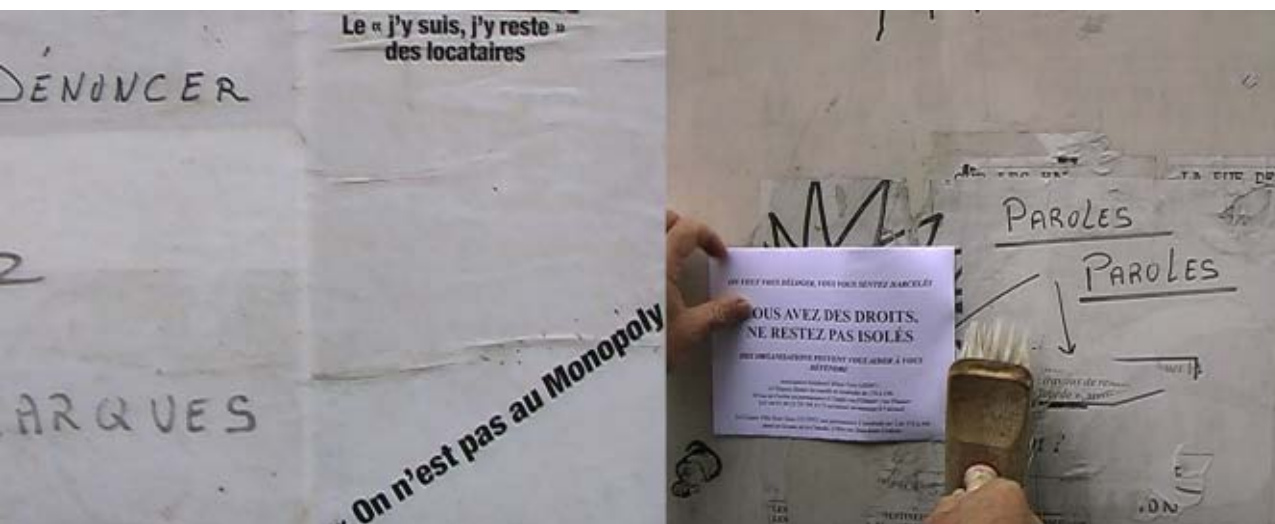
Ah celle-là... je me suis fait attraper, une fois, par le directeur de Marseille République, en train de la coller, cette affiche. J'étais devant chez eux, devant leur agence. Il m'a vu en train d'afficher, il m'a dit, mais... qu'est-ce que voulez dire par... Monopoli ? Je lui dis, bah, vous savez ce que c'est, le jeu du Monopoli, quand même ! Et je le

connaissais pas, ce monsieur. C'est bien ce que vous faites, il me dit, c'est très bien ! Ils mériteraient que vous leur en colliez une sur la vitrine ! Et moi je sais pas pourquoi, j'ai senti un peu la patate, j'ai dit ah non, moi je fais que des choses régulières ! Je m'amuse pas à coller des trucs sur la vitrine. Il m'a dit qui vous êtes, vous, j'ai dit ça vous regarde pas. Je suis un habitant du quartier, je dis ce que je pense. Lui il me dit : moi je suis le directeur de Marseille République ! Et en même temps que je collais mes affiches, il me les arrachait ! Lui-même. Le directeur de Marseille République. Les murs de la République sont à moi, il a dit. C'est mes murs. Il faut pas coller des affiches sur mes murs. Alors moi je lui dis, mais, monsieur... ça fait quatre générations que je suis dans ce quartier, alors il me semble que les murs sont autant à moi qu'à vous ! Je lui dis, ils sont pas à vous, les murs, ils sont à nous ! Parce que je suis là, depuis... trop longtemps.

Alors on s'est pris un peu à ce jeu-là. Lui il se fait un plaisir de me les arracher, en plein jour. Et moi je les colle, en plein jour, aussi.

Voilà, des fois il me vient une idée : « Les questions que l'on se pose, pourquoi devons-nous partir, pour aller où, à quel prix ? » Parfois je mets une affiche comme ça aussi, « notez vos remarques », et puis je mets une page blanche... ça fait qu'on communique sans se connaître. Les gens écrivent ce qui leur arrive. C'est de l'information directe.

C'est qu'on n'arrivait pas à discuter avec Marseille République, avec



notre association, jamais on n'arrivait à discuter avec eux, alors moi je me suis dit, il faut quand même qu'on arrive à faire passer l'information ! Je me suis dit, je vais le coller dans la rue ! Et je fais ça depuis trois ans. Je suis un peu... seul, mais ça fait rien...

Et donc votre association, Solidarité Mieux Vivre... ?

C'était pour vivre ensemble, dans le quartier. Avec les anciens et les jeunes. On faisait des lotos, des vide-greniers... pour vivre ensemble, parce qu'on était un peu... chacun séparé quoi. Alors on avait essayé de s'unir pour... on essaie toujours de... de vivre ensemble... mais il y a de moins en moins de personnes ! Il y a dix ans que les appartements sont vides, et pas reloués. Ils ont fait partir les gens par mille moyens. Et puis c'était muré. Ça restait comme ça. Au départ on comprenait pas pour-

sacs en jute pour les cacahouètes... on allait chercher des fruits, des mandarines, des bananes... on pouvait rentrer sur les quais, sur le port jusqu'à l'Estaque c'était tout ouvert, il y avait un espace terrible là ! Gamins, on récupérait des planches, des palettes, on se faisait des baraques... on s'inventait des espaces de jeu... maintenant on peut plus rentrer, ça a été tout grillagé. Ça se restreint, c'est sûr. Tout ça, on le voit disparaître. On allait pêcher... il y avait encore les vaches... ça paraît pas possible, mais on allait acheter le lait cru, comme si on était dans les campagnes ! Du côté de Saint Mauront c'étaient encore les campagnes. Maintenant c'est l'autoroute. C'était des petites rues, on prenait des



quoi, parce que beaucoup de gens cherchaient des logements et des commerces ! Et il y en avait ! Mais c'était... fermé. Après on a vu l'opération se déclencher.

J'étais commerçant, moi, sur la rue de la République. Je tenais une presse, là où il y a le bureau de vente des appartements maintenant, l'Espace République. Puis voilà, maintenant je fais le coursier... j'ai eu la chance de rentrer chez quelqu'un... à cinquante-cinq ans, c'est pas évident de retrouver un boulot. Puis j'avais perdu l'habitude du bâtiment aussi.

Ce qu'on voudrait faire avec notre association, c'est expliquer aussi aux nouveaux arrivants, qu'avant eux il y avait des gens, ici, il y avait des gens... il s'est passé des choses pour faire partir ces personnes... et puis, ce qui va se passer dans les années à venir ? Ils parlent de commerce florissant, d'enseignes, de grandes galeries marchandes, de... croisières, une avenue Impériale... ça me paraît grandiose, par rapport à toute cette vie du quartier, qui existe encore malgré tout, quand même. Je sais pas si les gens qui sont venu investir savent vraiment où ils ont mis les pieds.

Parce que ce quartier, ça a toujours été un quartier ouvrier, quand même. Il y a eu beaucoup d'entreprises, beaucoup de hangars... qui recevaient des fruits, des dattes, des fruits secs... il y avait des entreprises de forge, il y avait des roulements à bille, des cordages pour les bateaux, des

raccourcis pour aller à l'école, c'était des rues pas goudronnées, il y avait des ruisseaux, il y avait... des arbres, des figuiers, voyez, on allait ramasser les figues... c'était plein de petits terrains vagues là, voyez ! Toutes les fonderies, on avait des caches... on avait des arcs, on avait des pierres ! On avait des carrioles... avec une planche, un taquet de bois, des roulement à billes ... on avait tout le matériel sous la main, et on se faisait des courses de carrioles, on descendait... il nous arrivait des petits accidents quand même. Parce qu'il y a l'hôpital là, rue d'Hozier...

Oui, il est juste en bas de la pente !

Heureusement ! Parce que tous les jeudis, il y en avait un qui se faisait mal quand même. Donc, ce que font les jeunes maintenant dans les rues, moi je les comprends très bien. On était pareils. Et c'est vrai qu'on aimerait bien qu'ils sachent qu'on était comme eux, dans les rues, mais qu'ils se rendent compte comment était le quartier, il y a... pas très longtemps... on pouvait se mettre sur des terrains, faire des feux... parce que ça avait été bombardé pendant la guerre, et jusqu'aux années soixante environ, c'était démolé, mais c'était tout à l'abandon. C'était resté en friche. On avait des

petits lieux pour se réunir. On était chacun dans son coin, là. Entre quartiers. C'était des clans. Des tribus. On allait se battre contre le quartier à côté... moi j'étais pas un chef de bande, mais je me battais beaucoup. C'est vrai que, j'ai fait des conneries pas possibles, je reconnais que... maintenant je me reconnais plus ! Parce que je suis... j'explique tout... quand je revois les anciens qui ont quatre-vingt-dix ans, ils me disent, tu te rappelles, ce que tu nous faisais ?

Ce qui est terrible, c'est que la rue Pierre Albrand, où j'habitais : il y a le haut et le bas de la rue Pierre Albrand. Et on était ennemis. On se fréquentait pas. La rue Pierre Albrand elle est courte ! Ma mère me disait, je veux pas te voir en bas de la rue Pierre Albrand ! En haut, soi-disant c'était les riches... bah, j'étais pas riche, moi, déjà ! Ha ! Mais ceux d'en bas disaient : tu vas chez les riches ? Et tout en bas il y avait un enclos, c'était un bidonville, là, un vrai bidonville... la casbah. Puis il y avait les gitans à Salengro, il y avait les Napolitains, il y avait les Corses... beaucoup de navigateurs corses, dans la rue Pierre Albrand...

Et vous, vous avez des origines... ?

Mon père, c'était un Républicain espagnol. Il était arrivé en quarante, réfugié en France. Il avait fait poseur de rails, du côté de Perpignan, puis après il a fait le maçon. Puis, il est mort jeune. J'avais onze ans quand mon père est mort. Alors ma mère, il a fallu qu'elle aille faire les ménages. Alors on a été un peu livrés à nous-mêmes. C'est pour ça que j'étais toujours dans la rue. Je rentrais de l'école avec mon frère et ma sœur, seuls, on allait faire nos devoirs... mais il y avait toujours un voisin qui venait taper chez nous, voir si tout allait bien... il y avait une solidarité... on nous laissait pas sans manger. Quand j'étais à huit heures dans la rue, on me disait, mais t'as pas soupé ? Non je dis, j'attends que ma mère elle revienne. Écoute, tu montes à la maison, tu manges une assiette de soupe, puis ta mère on verra ! On rentrait chez les gens... les portes étaient ouvertes. On était chacun chez les autres. Les gens étaient dehors toute la journée... il y avait pas la télévision comme maintenant ! Le soir on sortait les chaises... les Napolitains jouaient de la mandoline... au mois de juin, il y a la fête de la Saint Jean, qu'on appelle, il y avait des orchestres, des musiciens du quartier... on mettait un bûcher central, là, on mettait des palettes, on brûlait tout. C'était... pas très dangereux. Maintenant c'est une chose qui n'est plus réalisable, bon... d'accord. Je veux bien comprendre... avec toutes les voitures... mais même, j'avais encore seize, dix-huit ans, on avait toujours ce truc, de faire le feu de la Saint-Jean ! On s'est fait reprendre par les... flics, parce qu'on pouvait plus faire de feu. Mais j'avais toujours ça dans la tête, j'arrivais pas à comprendre qu'on ne puisse plus faire notre feu de la Saint-Jean. Mais c'était plus faisable.





Les images de ce dossier ainsi que les trois textes transcrits ont d'abord été publiés dans le livre URBAN MAKERS, dir. Emanuele Guidi, édité par b_books, Berlin. Ils forment, par rapport au film Plan de Situation : Joliette auquel ils se rapportent, une sorte de constellation périphérique. Le premier texte, profession de foi d'un inconnu croisé un soir dans un des bars de l'îlot, ne figure pas dans le film. Pour le deuxième, le présent passage du dit à l'écrit me fait préférer de préserver l'anonymat des intéressés. Aucune des allégations contre le bar en question n'a pu être vérifiée. La troisième voix est celle de Vincent Abad. Quant aux images, une seule précision me semble importante : la banderole « Ils investissent, nous aussi » est une œuvre du squat La Razzia. Mes remerciements vont à tous mes interlocuteurs ainsi qu'au Fonds Régional d'Art Contemporain Provence-Alpes-Côtes d'Azur.

Till Roeskens

PLAN DE SITUATION : JOLIETTE

Un film de Till Roeskens - 2010 - DVCAM PAL 4:3 - 137 minutes

Production : Batoutos / Le Deuxième Souffle / Fonds Régional d'Art Contemporain Provence-Alpes-Côte d'Azur (commande artistique 2007-09).

Avec le soutien financier de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur.
Avec la complicité active de Film Flamme / SACRE / Polygone Étoilé.

Contact :

BATOUTOS
Nicolas Le Bras
Cité des Associations
Boîte 35
93 La Canebière
13001 Marseille
06 24 45 48 20
batoutos@gmail.com

<http://batoutos.free.fr>